L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 30 septembre 1910.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	80	24
Midi.....	86	27
3 P. M.....	83	28
6 P. M.....	83	28

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Deux Amis.
Les Suites d'une Distraction.
La Vieille Fille. : Les mariages manqués.
La Boite à Musique
Un Bal à Weimar, en 1808.
Les Roses de Gaeldre, poésie.
Cuisine.
La Comtesse Germaine, feuilleton du dimanche, suite.
Mondanité, Chiffons.
L'actualité, etc.. etc.

Les rapports franco-turcs.

Une partie de la presse de Constantinople a pris, il y a quelques semaines, vis-à-vis de la France, une attitude que la presse française a cru devoir relever.

On sait que certains litiges sont pendants entre la Porte et le gouvernement de la République. Ils ont été exposés et l'ambassadeur, M. Bompard, a reçu des instructions qui lui prescrivent de régler ces incidents à bref délai. Les dissentiments qui ont surgi ne sont pas de ceux qui peuvent durer et mettre en péril les relations de deux Etats. C'est pourquoi l'on ne s'explique guère le ton adopté par certains organes ottomans et qui semble causer une satisfaction profonde aux pangermanistes de Berlin et de Vienne.

Lorsque le régime hamedien fut renversé et que la Jeune Turquie, imposant la Constitution, s'éleva au pouvoir, les pays de l'Europe centrale manifestèrent sinon de l'hostilité, du moins de la méfiance pour les libéraux ottomans. Ceux-ci qui, pendant les années de compression et d'exil, avaient trouvé des asiles à Paris et à Londres, s'aperçurent encore que leurs amis étaient dans ces deux capitales.

L'opion française, en particulier, accueillit avec une joie qu'elle ne dissimula pas, le rajeunissement de la Turquie et la victoire de l'armée de Salonique. Elle contribua, plus que tout autre, à créer l'atmosphère sympathique où put évoluer le nouveau gouvernement ottoman, qui affirmait son respect des personnes et des idées.

De même encore, durant toute la longue crise d'Orient, quand l'Autriche-Hongrie profita des événements du Bosphore pour annexer la Bosnie, la France ne ménagea point à la Porte son appui moral et ses bons offices. Ils ne firent point défaut pour consolider la paix entre l'empire ottoman et la Bulgarie, alors menaçante. Ces derniers jours même, ils s'exerçaient pour résoudre le conflit crétois.

On aurait tort, à Constantinople, d'oublier ce passé récent et si plein d'enseignements.

Manuscrits de musiciens.

Plusieurs manuscrits de Mozart, Mendelssohn, Liezt, Brahms et autres grands musiciens vont être vendus aux enchères à Berlin. Le "Ménestrel" en publie quelques extraits.

Voici un billet de remerciements adressé par Brahms au professeur Langer, directeur de l'Association chorale "Paulus" de Leipzig :

"... En attendant, puis-je vous prier de m'accepter dans le cercle de vos amitiés, et, à la prochaine occasion, d'employer à mon avantage ce talent de la parole que vous possédez si complet ? Plus vos phrases sont belles et chaleureuses, plus elles sont selon mon âme."

A côté de ces mots si empreints de cordialité, on écrit d'un tout autre caractère sera offert aux amateurs. C'est une lettre dans laquelle Henri Marschner, le compositeur du "Vampire" et du "Templier et la Juive", se retourne avec aigreur contre les "bien connues clique Mendelssohn, clique Schumann et clique Wagner", qui élèvent la voix comme des trombones, aussitôt que l'on des leurs produit la plus petite chose musicale".

Wagner est naturellement la bête noire de Marschner, pour lequel il était un rival plus dangereux que Mendelssohn et Schumann, qui n'écrivaient guère d'opéras. C'est donc Wagner qu'il s'efforce d'atteindre : le petit extrait suivant peut donner une idée de sa polémique :

" Si Wagner, qui est un homme bien doué, dit-il, avait été véritablement un compositeur, et s'il avait possédé les dons requis pour l'être, il ne lui aurait point paru nécessaire de faire tant de bruit et d'employer des moyens charlatanesques pour s'assurer une renommée de musicien et cacher la pauvreté de ses productions. Et ce Wagner fut-il, comme homme politique, autre chose qu'un tapageur ? Comme tel je n'ai rien su ne lui, sinon qu'après avoir sonné la cloche d'alarme, il s'est empressé de prendre la fuite et de quitter le pays. Je ne vois pas dans tout cela l'indice permettant de penser qu'il ait possédé un bon cœur, et sans un bon cœur, je ne crois pas que l'on puisse être un artiste supérieur".

La musique n'adoucit pas toujours les mœurs !

Du "Cri de Paris".

M. Henri de Régnier raconte des anecdotes exquises sur son beau-père, José-Maria de Hérédia.

Lors de la venue du tsar en France, Hérédia fut parmi les écrivains qui avaient été présentés à l'empereur de Russie, et il avait conservé de cette entrevue un souvenir ému.

En ce temps-là, tout le monde à Paris s'intéressait au jeune souverain. Se trouvant quelques jours après à dîner chez Hérédia, Brunetière demanda à celui-ci :

—Vous avez vu le Tsar. Comment est-il ?

—Ch....armant, répondit Hérédia avec sa légère hésitation de parole.

—Bien, dit Brunetière. Mais encore ?

—Il est ch....armant.

—Vous avez causé avec lui ?

—Oui.

—Que vous a-t-il dit ?

—Il a été ch....armant.

—J'entends bien, mais je voudrais savoir comment il parle, quelles sont ses idées, ce qu'il vous a dit enfin, reprit Brunetière.

—Il m'a autorisé à baiser la main de l'Impératrice. Il a été ch...armant.

Cette fois le terrible critique s'impatienta.

—Eh ! bon Dieu, je ne doute pas que ce soit un homme bien élevé et courtois, mais encore une fois, que vous a-t-il dit ?

—R...ien, fit M. de Hérédia."

Malgré ce respect peut-être excessif pour la majesté souveraine, José-Maria de Hérédia avait à l'occasion le mot drôle.

Toujours dans un dîner avec Brunetière, la conversation tomba un jour sur l'un des membres de la célèbre famille Monod.

Alors, Hérédia s'écria :

—Avez-vous remarqué qu'on ne peut rien faire dans la vie sans se heurter à un Monod ? On devient historien ? on rencontre un Monod. On a besoin d'une opération chirurgicale ? Il se présente un Monod. On tombe dans la misère, on est contraint de recourir à l'Assistance publique ? C'est à un Monod qu'on a affaire. On veut épouser une protestante ? on va chez le pasteur Monod.... Cette famille là a inventé la M....onodthéisme.

A la mémoire de la "Cigale bretonne"

Une cérémonie touchante et singulière a été célébrée il y a peu de jours à Pluzunet, bourg de la région lannionaise, situé entre Plouaret et Cavan: on a inauguré un monument élevé à la mémoire de la "Dernière Cigale bretonne." Le monument est un tombeau en granit de Kersanton, que sculpta le statuaire Hernot.

La "Dernière Cigale bretonne" était une vieille bonne femme qui mourut l'an dernier à l'âge de soixante-douze ans. Ce qu'elle fut, l'épitaphe gravée au flanc du monument le dit:

"La seule chose que j'ai faite dans ma vie, c'est chanter!"

MARC'HARIT FULUP

1837-1909

Née d'un "couturier" et d'une "filandière" qui vivaient misérablement dans les ruines d'un vieux château-fort, au village de Côatnizan, la "Cigale," infirme, fut "broyeuse de lin" auprès de sa maman qui chantait pour alléger la besogne. Et la musique naïve et triste des sônes berça l'enfance de la petite filandière. Plus tard, Marc'harit Fulup fut "pèlerine par procuration," profession peu connue qui consiste à accomplir des pèlerinages pour des malades qui ne peuvent se déplacer.

Au cours de ses voyages dans tous les coins mystérieux de la Bretagne, elle apprit encore de nouvelles chansons, et Luzel, ami de Renan et ardent folk-loriste breton, trouva en elle un recueil précieux qui "contenait" cent cinquante contes merveilleux et près de trois cents vieilles chansons et complaintes.

La "Cigale bretonne" est morte fort pauvre et son souvenir s'en trouve encore grandi dans la mémoire des poètes.

Projet de mariage entre don Jaime et dona Mercédès

Un des chefs du parti carliste, M. Juan Vasquez de Mella, député aux Cortès, membre de l'Académie espagnole et orateur très célèbre fait, au cours d'un article qu'il publie dans l' "Echo de Paris", de très intéressantes révélations sur un prétendu projet de mariage entre don Jaime et dona Mercédès, la fille aînée d'Alphonse XII, sœur du roi actuel.

C'était, dit M. Mella, à qui nous laissons la résponsabilité de ses déclarations, en 1896 :

Les guerres coloniales tournaient au pire, l'attitude des Etats-Unis autorisait les craintes les plus exagérées, la santé du roi Alphonse inspirait de vives et continuelles inquiétudes et les médecins étrangers, accourus au grand congrès de Madrid, auguraient une fin fatale et prochaine, justifiée par les antécédents de famille.

Canovas del Castillo, qui avait consacré ses loisirs à étudier la décadence espagnole, de préférence à nos grandeurs, penchait vers le pessimisme, et entraîné par ses idées noires traça alors à la régente Marie-Christine un tableau tellement surchargé d'horreurs que l'effet fut diamétralement opposé à celui désiré par cet homme d'Etat.

La malheureuse régente dut croire tout perdu ; dans son âme enténébrée se dressa le tableau de l'Espagne agonisante, et à la veille de voir tout s'écrouler elle se précipita où l'appelaient son sang et sa foi ; elle songea à sauver au moins le trône au moyen d'une fusion dynastique.

L'âme de cette entreprise fut le cardinal Cascajares, gentilhomme d'église, qui portait sur la pourpre la croix de Calatrava, apanage exclusif des descendants des plus nobles maisons du royaume.

Il partit pour Rome, où il eut plusieurs entrevues secrètes avec Léon XIII, et de retour à Madrid, descendit, sous l'habit d'un simple prêtre, dans un humble couvent, qui durant plusieurs jours fut le lieu de rendez-vous d'éminents parlementaires et d'illustres généraux.

Canovas del Castillo, président du conseil, et Romero Robledo, son bras droit, ignorèrent toujours ces réunions dans lesquelles on discutait les moyens d'arriver à la solution suivante: mariage de don Jaime avec dona Mercédès (la fille aînée d'Alphonse XII, épousée plus tard par le prince Carlos de Caserte), auxquels serait attribuée la couronne, sous la régence effective de Carlos VII.

Afin d'arriver à la réalisation de ce projet on préparait un coup d'Etat, combiné avec un soulèvement des provinces carlistes et l'appui d'une partie de l'armée.

Le coup réussi, on nommerait un gouvernement provisoire, composé des chefs victorieux et d'un haut personnage carliste, et ce gouvernement procéderait à la proclamation de don Jaime et de dona Mercédès.

Or, quel était l'agent le plus actif des réunions du pauvre couvent ? Qui en était la cheville ouvrière ?

M. Canalejas, président actuel du conseil des ministres.

Sauf le cardinal Cascajares, M. Silvela et un homme d'Etat libéral qui sont morts, tous les autres membres de ces conciliabules sont vivants et nous sommes vivants aussi, le marquis de Cerralbo, alors chef du parti carliste, et moi, qui sans faire partie des comités secrets, étions tenus, jour par jour, au courant de toutes ces démarches.

Le projet, ajoute M. Mella, échoua, parce que don Carlos, toujours hostile à tout arrangement de cet ordre, refusa de recevoir l'envoyé chargé de lui faire des ouvertures.

Arrestation de quatre artilleurs.

Un correspondant de Nimes écrit :

Il vient de se produire à Nimes une grave affaire d'espionnage dans laquelle se trouvent inculpés quatre militaires appartenant au 3e régiment d'artillerie coloniale, commandé par le chef d'escadron Grandjean.

Ces militaires se nomment Vapillau, Bizet, Forestier et Landière et appartiennent le premier à la 2e batterie, les trois autres à la 1re. Ils avaient offert au commandant militaire de la place de Metz de lui vendre du matériel d'artillerie, pour mieux dire des débouchoirs d'obus.

Une tentative de vol d'un débouchoir avait même eu lieu la nuit avec effraction dans le magasin de la mobilisation.

Cette pièce joue un rôle considérable dans les tirs, puisqu'elle permet de faire éclater l'obus à la distance et à la hauteur que l'on veut et rend notre artillerie supérieure à celles des pays voisins.

C'est à la suite d'une enquête de M. Sébille, chef du service des recherches à la Sûreté générale, et après une filature de plusieurs jours que les militaires ont pu être arrêtés. Actuellement, ils se trouvent au fort Saint-Jean, à Marseille, en attendant leur comparution devant le conseil de guerre permanent de la 15e région.

L'autorité militaire avait gardé le plus grand silence sur cette affaire.

THEATRES.

ORPHEUM.

"The Love Waltz," le ventriloque Nadrage, la chanteuse Lily Lena font la joie des habitués de l'Orpheum. Les autres numéros du programme sont également populaires et la foule se presse dans le théâtre de la rue St Charles, en matinée et le soir.

TULANE.

Le réalisme et la luxueuse mise en scène de "Polly of the Circus" excitent vivement l'intérêt des habitués du Tulane, aussi les deux dernières représentations de cette belle comédie dramatique, qui sont données aujourd'hui, feront-elles sans doute salle comble.

A partir de demain soir la direction de ce théâtre met à l'affiche "The Other Woman", pièce dans laquelle la grande artiste, Mlle Blanche Walsh tient le premir rôle.

CRESCENT.

Les deux dernières représentations de "St. Elmo" sont données aujourd'hui au Crescent.

A partir de demain soir "Happy Hooligan", une comédie musicale à succès.

Visiteurs de distinction.

L'*Abeille* a été honorée hier de la visite de trois Français de haute distinction, de passage à la Nouvelle-Orléans, MM. A. Schrameck, Directeur de l'Administration pénitentiaire au Ministère de l'Intérieur ; Amédée Constantin, Inspecteur Général des Services Administratifs au Ministère de l'Intérieur, Conseiller Général de la Vendée, et Henri Blum.

Ces messieurs font une tournée d'étude aux Etats-Unis ; ils y visitent les prisons, les maisons de détention, de correction, pour les comparer avec les leurs dans un but humanitaire. Ils ont quitté la ville hier soir pour se rendre, d'abord à Atlanta, puis à Washington où ils prendront part aux travaux d'un Congrès qui siègera la semaine prochaine et dont l'objet est de s'occuper de la question des prisons.

Le consul de France, M. Genoyer, accompagnait ces messieurs à leur visite au journal, ce qui a ajouté à l'agrément de cette visite.

Le jeu est aboli dans le Nevada

Carson City, Nev., 30 septembre—Pour la première fois depuis cinquante ans les portes d'une maison de jeu de cet Etat ont été fermées aujourd'hui par autorité de justice, en vertu d'un article de la Législature qui interdit les jeux de hasard à partir du 1er octobre. Demain la nouvelle loi sera appliquée dans toute sa vigueur et aucune maison de jeu ne sera tolérée dorénavant.

L'épidémie de choléra.

St-Pétersbourg, 30 septembre—Le choléra continue à sévir dans la province d'Amour, en Sibérie, vingt-six cas dont douze mortels ayant été rapportés de cette section pendant la semaine qui a fini le 23 septembre. A tout prendre cependant, la situation s'améliore. Le nombre total des cas enregistrés depuis que la maladie s'est déclarée a été de 198,246 avec 92,329 décès. L'épidémie a beaucoup diminué dans cette ville.

FAITS DIVERS.

Jugement demandé contre un pasteur.

Par une pétition adressée hier matin à la cour civile de district, le Conseil de Direction de l'Asile des Orphelins de l'Eglise Episcopale, demande qu'un jugement soit rendu contre le Rév Henry Taylor pour obtenir le remboursement d'une créance de $856.11.

Les pétitionnaires déclarent que le Rév Taylor avait été chargé de percevoir la somme en question pour le compte de l'Asile mais qu'il a refusé de la verser, et prient la cour d'intervenir pour leur en faire obtenir le remboursement.

L'Hotel de la Monnaie ne sera pas fermé.

A la suite de la décision prise par les autorités fédérales d'enlever diverses machines de l'Hôtel de la Monnaie de notre ville pour les transférer à Philadelphie, M. Philip Werlein, président de l'Union Progressiste avait demandé des informations au sénateur Foster.

Ce dernier a répondu hier par un télégramme annonçant que le gouvernement n'avait décidé que l'enlèvement des machines servant à la frappe des monnaies d'or, ce qui n'entraînera pas forcément la fermeture de la Monnaie de la Nouvelle-Orléans.

M. Werlein estime que cette réponse n'est pas satisfaisante et espère que la délégation louisianaise exercera une pression sur les autorités fédérales pour que l'Hôtel de la Monnaie de notre ville soit rendu à sa destination première.

Fête du Patriarche d'Assise.

Cette fête sera célébrée avec grande pompe dans la chapelle des "Pauvres Claires", le 4 octobre prochain.

La messe de la Communauté aura lieu à l'heure habituelle, six heures; et à neuf heures une grand'messe sera chantée au cours de laquelle le panégyrique du Saint sera fait par un Père Jésuite.

A cinq heures, le soir, la bénédiction du Très Saint Sacrement sera donnée ; et l'orgue en la circonstance sera tenu par Mme Thérésa Canon, pour accompagner le chœur.

Les membres de l'Association des Pauvres Claires, ceux de l'Association de St. Antoine et tous les bienfaiteurs du monastère sont invités à assister à ces cérémonies.

Comparution de Pellegrini.

Anthony Pellegrini, l'employé de la compagnie de chemin de fer New Orleans Northeastern, qui dans la matinée de jeudi a grièvement blessé Joseph Barberot, un conducteur de car à l'angle des rues Press et Dauphine, a comparu hier matin devant le juge Aucoin de la seconde cour de cité.

Pellegrini était accompagné par son avocat, M. Chandler C. Luzenberg.

Il a plaidé non coupable et en raison de la gravité de la blessure de Barberot n'a pas été relaxé sous caution.

Querelle entre femmes de couleur.

Deux femmes de couleur, les nommées Alice Allen et Julia Wilson, qui se battaient à coups de rasoir, ont été arrêtés hier soir à 8 heures à l'angle des rues Remparts et Première. Les agents ayant constaté que les deux mégères étaient blessées les ont conduites à l'Hôpital où leurs plaies ont été pansées.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :

1 a ..Un an | $6..... 6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris :

16.15 ..Un an | $7.85...6 mois | $3.90..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :

$3.00..Un an | $1.50...6 mois | $1.00...4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$4.05..Un an | $2.00...6 mois | $1.35...4 mois

Les abonnements partent du et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 39 Commencé le 30 août 1910

Les Amants de la Frontière

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR

JULES MARY

PREMIÈRE PARTIE

DEUX FRERES ENNEMIS.

VII

UN INCIDENT DE FRONTIÈRE

(Suite)

—Lucas, disait Josette, faites conduire Line chez moi.... Tout à l'heure je la rejoindrai et je l'aiderai à s'installer.... Car, si j'ai bien compris, elle sera des nôtres ?

—Vous avez compris, oui, mam'selle Josette.... Renaud déserte, moi aussi.... Line serait seule.... Alors voilà.... avec vous, pas besoin de plus d'explications.... quand on a un bon cœur comme le vôtre, on est un peu sorcière....

Line et Pervenche s'éloignèrent lentement. Elle avait repris la main du noué, presque malgré lui. Et quand ils eurent fait quelques pas, elle demanda :

—Tu es malade, Pervenche ?

—Mais non, Line.... la maladie et moi on ne se connaissions pas encore....

—Ta main est brûlante.

Il eut un gros rire derrière lequel il essaya de cacher son embarras.

—C'est que, tu ne trouves pas qu'il fait une chaleur, à ce matin?

Or, il faisait un froid sec et vif, comme s'il avait gelé. Le ciel continuait d'être pur et le soleil brillait, mais le vent du nord s'était levé et balayait la plaine.

Il était évident que Pervenche mentait et Line soupira.... En même temps qu'elle soupirait, Pervenche, de la main qui était libre essuyait de grosses gouttes de sueur qui roulaient de sous sa casquette sur son front....

Renaud et Josette restèrent un instant seuls, dans la cour.

D'ardentes paroles s'échangent entre eux.... Rien ne pourrait peindre leur trouble, chez Josette surtout que les événements rejettent ainsi d'abîme en abîme.. Hier, c'était elle la victime.... mais seule à souffrir.... Aujourd'hui, victime encore, puisqu'elle souffrait pour Renaud.

Les mots partent de l'un à l'autre, à voix basse, fiévreux, haletants....

—Renaud, que se passe-t-il ?

—On a trouvé son cadavre.

—Lilienthal ?

—Oui.... son sabre au travers du corps....

Elle se cache la tête dans les mains.

—Dieu qui me voit sait bien que je ne peux pas avoir pitié de cet homme. Sa mort est le juste châtiment de son abominable crime.... Mais je meurs d'épouvante, Renaud, d'épouvante à cause de toi.....

—Pourquoi, Josette ?

—Tu le demandes ! !

—Je te demande, Josette, pourquoi cette frayeur.....

Elle le regarde, hébétée, avec la vague sensation que le cerveau du jeune homme vient d'être troublé brusquement....

—Renaud, reviens à toi ! !

—J'ai toute ma raison, Josette, et c'est avec toute ma raison que je te demande de nouveau d'où te vient une pareille frayeur....

—Si l'on te soupçonne ?....

—Je repousserai les soupçons.

—Si l'on t'accuse ?

—On accusera un innocent.

—Un innocent !

—Tu croyais ?.... Oui, c'est vrai, lorsque je t'ai quittée, je t'ai dit: "Lilienthal est mort," et tout souvenir venant de cet homme devait mourir avec lui.... Tu avais donc raison de croire.... Pour toi, toutes les apparences sont contre moi.... Pourtant, Josette, ce n'est pas moi qui ai tué ce misérable.... et je le regrette, je l'avoue !.... Quelqu'un est venu qui m'a volé ma vengeance.... et je ne sais pas quel est celui-là !

—Ce n'est pas toi qui l'as tué ?....

—Par tout l'amour que je te garde, Josette, je le jure !

Elle joignit les mains, en une prière muette. Et la réaction fut si forte en elle qu'elle chancela.. Il lui prit le bras....

—Essaye de marcher, faisons quelques pas..... éloignons-nous....

Elle se remit.... Son pauvre regard apeuré, toutefois rassuré un peu, interrogeait son ami. Renaud devina et reprit :

—Oui, tu sauras tout ce qui s'est passé, après que je t'eus quittée.... Du reste, que s'est-il passé ? Rien, en somme.... Je voulais rentrer à Haute-Goulaine, et si je n'y avais pas rencontré Lilienthal, j'étais décidé à pousser jusqu'à Metz, au risque de perdre ma liberté et de me voir condamner à être soldat chez eux.... Tout cela m'importait peu.... Une chose laissait devant moi.... et je suivais cette lumière, qui était celle de ma vengeance.... Je me hâtais .... J'avais rejoint la grand'route.... Tout à coup j'aperçus une forme humaine étendue sur un tas de pierres.... Je crus à quelque ivrogne.... Il y avait eu fête, le long de la frontière... J'allais passer sans m'arrêter, lorsque je remarquai un uniforme.... La lune éclairait les boutons.... et l'argent du casque, qui avait roulé dans le fossé.... Un soldat allemand était étendu là en terre française.... J'allais passer quand même..... que m'importait cette rencontre ! Rien au monde ne m'intéressait que ma vengeance.... La terre était trop petite, l'air trop raréfié, pour que je pusse y vivre, tant que Lilienthal vivrait. Quel instinct, malgré tout, fit que je me penchai sur cet homme étendu.. D'abord, je ne vis point la figure .... mais je reconnus un officier .... la face écrasée contre les pierres, une lame de sabre ressortant par les omoplates.... Je le pris dans mes bras.... Pourquoi ?.... Et, dans cet homme mort, et dont le sang ruisselait encore tout chaud, je reconnus Lilienthal.... Je le laissai retomber.... Et je m'enfuis, plein d'horreur, ne pensant qu'à une chose,... cette mort.... n'ayant qu'une vision.... ce cadavre dont la fin avait dû être foudroyante.... et ne répétant qu'une phrase, toujours la même; dans le désarroi de mes idées :

—Qui donc ? Qui donc m'a volé ma vengeance ?

Josette répéta, comme lui, à voix basse, perdue dans tout le mystère de ce drame :

—Oui, quel est celui-là ?

Clément Sauvageot se montra à une fenêtre. Il appela Renaud qu'il ne pouvait voir.

—Si tu veux venir, je crois avoir trouvé ton affaire.

Et il agitait gilet, veston et pantalon.

Josette frissonna, et désignant d'un geste peureux les taches brunes qui raidissaient certaines parties du costume de Renaud.

—Ce sang !.... Si on voyait ! Si on savait !....

Des larmes vinrent à ses yeux. Des sanglots montèrent à sa gorge.

—Mon Dieu ! que de malheurs !....

—Courage et sang-froid ! Josette !....

C'était elle qui était venue pour le réconforter. C'était lui la consolait.

Ils étaient seuls.... Les hangars et les bâtiments des communs les protégeaient contre tout regard, dans l'angle de la bergerie où ils étaient venus se réfugier.

Il lui tendit les bras.

Elle s'abattit contre la poitrine de celui qu'elle aimait et ils se tinrent ainsi longtemps embrassés, dans une étreinte passionnée.

Clément, de sa fenêtre, criait :

—Renaud ! Renaud ! où es-tu donc ?

—Va ! dit-elle..... va vite changer de vêtements et que ces taches disparaissent !

Ils se séparèrent.

Une demi-heure se passa, puis des hommes apparurent en bas de l'avenue des tilleuls, se pressant vers la ferme.

Il y avait le commissaire de police François Lefresne, de Thiancourt, accompagné de deux gendarmes. L'ouvrier de Sauvageot, qui était allé le prévenir, montrait au loin le bois des Moines et donnait des explications avec de grands gestes.

Clément aperçut le magistrat et descendit à sa rencontre.

Au même moment, sur la frontière des deux pays, mais sans dépasser la bornelimite au delà de laquelle c'était la France, arrivait le commissaire de police allemand, Heppner, de Villaville, accompagné d'un gendarme et d'un douanier.

Ils s'arrêtèrent au poteau, les yeux fixés sur ce cadavre qu'on apercevait distinctement, de l'endroit où ils étaient, étendu et raidi sur le tas de pierres.

Le vent soufflait fort, par rafales violentes suivies d'accalmies, et balayait la route en soulevant des tourbillons de poussière rougeâtre.

Bientôt apparut le commissaire de police français.

Les deux magistrats se saluèrent et s'abordèrent.